

avant de mourir, que le monde est beau ! O Dieu, Dieu, je ne puis vivre et ne pas aimer. Je ne puis vivre et haïr. O Dieu, Dieu, Dieu !” Et je le laissai se lamenter et je revins ici.”

Dieu dit : “ L'âme de cet homme doit être sauvée.” Et l'ange demanda : “ Comment ?”

Dieu dit : “ Redescends sur terre et sauve là.” L'ange : “ Que puis-je faire encore ?”

Et Dieu se pencha vers l'ange et lui murmura quelque chose à l'oreille ; et l'ange ouvrit ses ailes et descendit vers la terre.

Je m'éveillais à moitié, assise là, sur la pierre brisée, avec ma tête sur mes genoux ; mais, j'étais trop lasse pour pouvoir me lever. J'écoutai le vent rôder parmi les oliviers et les arches ruinées, et je me rendormis.

L'ange descendit sur terre et trouva l'homme accablé de plus d'amertume ; il le prit par la main, et le conduisit à un certain endroit.

L'homme ne savait pas où l'ange voulait le mener ou ce qu'il voulait lui montrer là. Et quand ils furent arrivés l'ange couvrit de son aile les yeux de l'homme, et, quand il l'eut repliée, l'homme vit quelque chose sur le sol devant lui. Car Dieu avait promis à cet ange de mettre à nu une âme humaine ; d'en détacher tous les extérieurs attributs de forme, de couleur, d'âge et de sexe, par lesquels un être se reconnaît parmi ses semblables et se distingue du reste, et l'âme était là devant eux, nue, comme lorsqu'un homme, regardant en son for intérieur, contemple son moi.

Ils virent son passé, son enfance, la vie minuscule avec la rosée sur elle ; ils virent son adolescence, quand la rosée s'évapore, et la créature lève sa bouche lilliputiennne pour boire à une coupe trop grande, et ils virent comment l'eau était répandue ; ils virent ses espoirs jamais réalisés ; ils virent ses heures d'intellectuel aveuglement que les hommes appellent le péché ; ils virent ses heures de rayonnante compréhension que les hommes appellent la justice ; ils virent son heure de force, quand elle bondissait en criant : “ Je suis tout puissant ” ; ses heures de faiblesse, quand elle remontait sur le sol et n'agrippait que de la poussière ; ils virent ce qu'elle eût pu être et ne serait jamais.

L'homme se pencha en avant Et l'ange dit : “ Quoi donc ?”

Il répondit : “ C'est moi ! C'est moi-même !”

Et il fit un pas, comme pour l'étreindre contre son cœur ; mais l'ange le retint et couvrit ses yeux.

Dieu avait donné le pouvoir encore à l'ange de dépouiller cette âme de tous ses attributs extérieurs de temps et de lieu, de circonstance, par lequel une vie individuelle se distingue de la vie totale.

De nouveau l'ange couvrit les yeux de l'homme et il regarda.

Il vit devant lui ce qui dans une goutte minuscule reflète l'entier univers ; il vit ce qui détermine la marche de l'étoile la plus lointaine, et révèle la vie du cristal sous le sol où nul regard ne l'a vu ; ce qui est quand le germe renue dans l'œuf ; qui fait mouvoir les mains ouvertes du nouveau-né et poindre les feuilles des arbres ; qui est quand la méduse flotte seule sur les mers ensoleillées ; qui est où les lichens se forment dans les roches des montagnes.

Et l'homme regardait. L'ange le toucha.

Mais l'homme inclina la tête et tressaillit. Il murmura : “ C'est Dieu !”

Et l'ange cacha les yeux de l'homme. Et quand il les découvrit, il y avait quelqu'un qui s'éloignait à quelques pas d'eux ; — car l'ange avait rendu à l'âme sa forme et son vêtement extérieur — et l'homme savait qui c'était. Et l'ange demanda : “ Le connais-tu ?”

Et l'homme répondit : “ Oui ”, et il regarda.

Et l'ange dit : “ Lui as-tu pardonné ?”

Mais l'homme répondit : “ Comme mon frère est beau !”

Et l'ange regarda dans les yeux de l'homme et il abrita ses yeux de son aile contre l'éclat de la lumière. Il rit doucement et retourna vers Dieu.

Mais les hommes étaient ensemble sur la terre. Je me réveillai.

Le bleu, bleu ciel était au-dessus de ma tête, et les vagues se brisaient là en bas sur le rivage. Je marchai dans la petite chapelle ; je vis la Madone en bleu et rouge, le Christ portant sa croix, les soldats romains avec la tige de roseau et le divin Bambino avec sa face brisée ; puis je descendis la pente rocheuse jusqu'au chemin de brique. Les oliviers se dressaient de chaque côté, avec leurs baies noires et leurs feuilles vert-pâle se détachaient sur le ciel ; et les petites glaciales pendaient hors des crevasses du mur de pierre.

Il me semblait qu'il devait avoir plu pendant que je dormais. Je me disais que je n'avais jamais vu la terre et les cieux aussi beaux. Je descendis la route. La vieille, vieille, vieille lassitude était partie.

Bientôt j'aperçus un jeune paysan qui conduisait son ânesse ; elle avait deux grands paniers fixés à ses côtés et ils descendaient la route devant moi.

Je le voyais pour la première fois ; mais j'aurais voulu pouvoir marcher avec lui et tenir sa main dans la mienne — seulement il n'aurait pas compris pour quoi.

OLIVEC SHREINER.

(Traduit de l'anglais par Geo. Knopff.)

LA VALLÉE DES TOMBEAUX A PÉKIN

(Voir gravure)

Cette vallée sert de nécropole aux membres de la famille chinoise. Elle est située à quelque kilomètres de Nan-Kou et forme un des sites les plus magnifiques de la région.

En 1409, Yutg-lo, troisième empereur de la dynastie des Mings, aujourd'hui renversée et remplacée par celle des Mandchous, transféra la capitale du Céleste-Empire à Pékin ; c'est de cette époque que date le choix de la vallée de Nan-Kou pour lieu de sépulture des monarques chinois.

Toute la vallée est couverte de monuments, dont un des plus remarquables est le P'ailou en marbre, une porte monumentale qui sert d'entrée à la Vallée des Tombeaux.

La route qui mène de cette porte au cimetière proprement dit est bordée de gigantesques sculptures de pierre, représentant différents animaux chinois. Ces figures colossales placées de distance en distance le long de la route, gardent celle-ci depuis près de cinq siècles.

MESSE BASSE

Le vieux prêtre, amaigri par l'austère vigile, Office à l'autel gothiquement construit, Et du missel romain qu'il feuillette sans bruit Les oraisons vers Dieu montent d'un vol agile.

C'est là que, chaque jour, sitôt que l'aube luit, L'étole avec l'amiet couvrant sa chair fragile, Il immole, en disant les mots de l'Evangile, Le Dieu qui par amour s'est fait homme pour lui.

Or, parfois, au moment où son regard se penche, Il advient qu'au vitrail l'aurore qui grandit Lance un rayon pourpré jusqu'à la nappe blanche...

Et le vieillard, soudain, se redresse, interdit, L'âme d'un sentiment indiscible hantée, De voir, entre ses mains, l'Hostie ensanglantée !

LUCIEN RENIER.

“ Franges d'autel ”

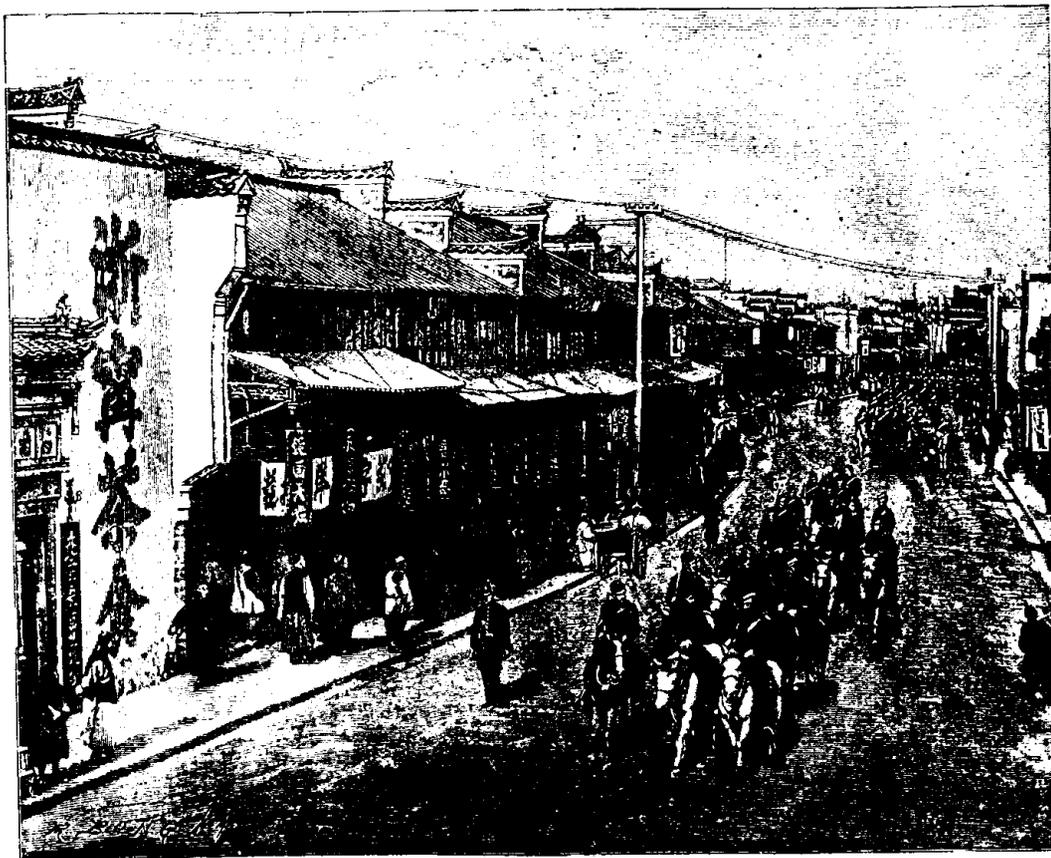
SCÈNES CANADIENNES

LE FEU DANS LES BOIS

Nous cueillons dans les œuvres de M. Buies ce petit poème en prose qui nous parait être d'une vigueur et d'une précision de style peu ordinaire.

Quel spectacle grandiose et mystérieux, en apparence, que le feu dans les bois ! Vous le voyez s'allumer subitement, à droite, à gauche, devant vous, sur vingt points à la fois, poussé par une force inconnue, dévorant sans merci les arbres les plus robustes, tandis que les broussailles rampantes lui échappent. L'air est plein d'une poussière ardente, coupée de longues flammèches qui, en s'envolant dans toutes les directions, vont porter l'incendie dans des endroits jusqu'alors épargnés, pendant que d'autres, tout voisins du fléau, restent intacts. Là où le feu a pour ainsi dire sauté par dessus le dôme de la forêt, pour aller au loin distribuer ses colères, apparaissent de grands arbres, secs et dénudés, solennels, impassibles comme des rangées de squelettes, sans une branche jusqu'à la mi-hauteur du tronc, et laissant tomber de leur moitié supérieure leurs feuilles mortes, une à une, lentement, par intervalles, comme les pleurs silencieux qu'on verse dans l'abandon.

ARTHUR BUIES



EN CHINE. — LES ALLIÉS A SHANGHAI